

MICHAEL WEST

Foley

Traduit de l'anglais

par

LOÏC BRABANT *et* JEAN-PIERRE SIMÉON

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé le 18 janvier 2006 à la
Comédie de Béthune CDN Nord-Pas-de-Calais
dans une mise en scène de Laurent Hatat assisté
de Simon Vincent avec Loïc Brabant et Lisa
Fuchs.*

*Remerciements à Clara Simpson
pour ses conseils attentifs*

Titre original
Foley

© Michael West, 2001
Published by Methuen Publishing Limited
215 Vauxhall Bridge Road
London SW1V 1EJ

© 2005, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
Château La Bouloie - 1, chemin de Pirey - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-112-1

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre National du Livre

J'avais l'habitude de considérer la solitude comme une source d'enrichissement intérieur, de connaissance de soi : dans mon esprit c'était relié à l'idée du voyage, le courageux départ dans l'inconnu, défi et indépendance.

La solitude comme le voyage, c'était un choix qu'on faisait pour affirmer son identité. C'était un bon moyen pour faire l'inventaire de sa vie en s'éloignant d'elle un moment, ou plus exactement, en la laissant derrière soi.

Et ça, mon Dieu, comme j'en rêvais. Mon Dieu, comme j'en rêvais !

Quoi qu'il en soit hier, j'ai retrouvé une vieille paire de chaussures. Dans un sac sous le lit. Avec des trous dans les semelles et poussiéreuses et toutes plissées. Mais mille fois meilleures que celles avec lesquelles j'ai dû les remplacer.

Ce sont elles que je porte en ce moment.

Alors vous voyez, si loin que vous alliez, si lourde soit votre solitude, le passé vous rattrape toujours. Voilà à quoi j'en suis réduit aujourd'hui : des excursions en solitaire dans un monde hostile, comme ces homo sapiens dont nous sommes supposés être la version améliorée.

À la fin de l'ère glaciaire, la dernière en date, nous n'étions que dix mille, ou à peu près, par ici. Dix mille humains. Dix mille âmes. On aurait pu, c'est tout à fait concevable, les avoir tous rencontrés. Nous tous – toute l'humanité. Imaginez cela. Un peu comme Johnson (je pense que c'était Johnson) qui se vantait d'avoir lu toutes les nouvelles écrites en anglais. Et quelqu'un dans le genre de mon père aurait pu, c'est tout à fait concevable, avoir assisté à toutes les funérailles.

Je ne sais pas quand a commencé son obsession des enterrements mais à un moment on aurait dit qu'il s'était décidé à enterrer jusqu'au dernier protestant du pays. Ça

paraissait tout à fait faisable – l'église d'Irlande est une communauté heureusement réduite, qui se meurt jour après jour. L'idée ne lui aurait sans doute pas déplu.

Mais je m'égare. Mon père. Voilà.

Les deux grandes passions de mon père, c'étaient ses terres et ses chères funérailles. Même s'il suivait les enterrements avec un scrupule plus ferme que les travaux de la terre.

On ne pouvait pas exactement le qualifier de fermier. En tout cas, ça ne cadre pas avec l'image que j'en ai. Non.

Gentleman-farmer. C'est une expression ridicule, mais finalement ça dit quelque chose de ses contradictions et de ses aspirations personnelles.

Il aimait Castlewen, mais je crois qu'il attendait que les champs se cultivent eux-mêmes, d'une façon polie et ordonnée, s'accordant à son propre caprice.

Il aimait attribuer à la terre une intelligence primitive, un humour terrien, si vous

voulez. Je l'entends encore : « Pour entretenir la terre, vous devez entrer en dialogue avec les forces de la nature, converser avec elles. Vous ne pouvez pas plus la soumettre à votre volonté que vous ne pouvez contredire les forces de la gravité ou du magnétisme. Autant essayer de raccrocher les pommes aux arbres. » Il veillait sur ses champs et avertissait ses interlocuteurs : « La terre sait ce qu'elle veut. »

La terre sait ce qu'elle veut. Mon Dieu, elle avait alors bien peu d'ambitions. Narguer mon père lui suffisait amplement. C'est drôle, je ne sais pas pourquoi, elle et moi, nous n'avons pas vraiment fait connaissance. Voilà au moins un point commun entre nous.

*

La seule exception à cette version *laissez-faire* de l'agriculture était le verger, la fierté du domaine familial.

Il avait été planté deux cents ans auparavant et avait constitué pour ma mère la motivation-clé de son mariage avec mon père. Elle

aimait jardiner, ma mère. Elle avait des mains fabuleusement courtes, à la peau rêche et coriace. On aurait dit que ses doigts avaient été taillés. Tronqués, même, serait le mot, compte tenu de leurs formes noueuses à quoi l'arthrite avait joliment contribué. Je mélange encore les choses, ça c'est plus tard.

Quoi qu'il en soit, ça devint son jardin. Les serres croulantes, les framboises de Logan, les coings pointus. Mais surtout c'étaient les pommiers. Beauty of bath. Mac Intoch. Je ne me souviens pas de l'autre. Une pomme à cuire... je ne sais plus.

Elle était toujours là dehors, à ramasser le lichen sur les branches, à étêter encore et encore les arbres rabougris. Se lamentait qu'ils ne donnent qu'une année sur deux, et quand, une année sur deux, ils condescendaient à mûrir, laissait les pommes pourrir sur l'arbre ou se gâter dans l'herbe. Nourriture pour les guêpes.

Oh nous les cueillions, nous aussi. Nous en avions de pleins paniers partout dans la maison, à sécher sur des journaux, je ne sais pas pourquoi, nous ne les mangions jamais.

Rangées sur rangées dans les chambres d'amis, comme de petites têtes réduites, toute une tribu captive, assise, l'air maussade, dans une salle des trophées abandonnée.

Le verger avait tenu un rôle particulier dans la destinée de notre famille quand il avait contraint mon grand-oncle à émigrer. Ça devait être un arrière-grand-oncle. Il était obsédé par les voleurs de pommes.

Bien sûr on avait des raisons d'être jaloux de son bien dans ces temps-là. Mais septembre arrivé, les gens du pays avaient l'habitude de grimper par-dessus les murs délabrés et ils pillaient le verger pendant la nuit.

Ça le rendait fou. L'histoire familiale dit que s'ils avaient seulement demandé l'autorisation ouvertement, on les aurait volontiers laissé profiter de l'aubaine.

J'en doute.

De toute façon, le fait qu'on n'en parlât jamais signifiait qu'on savait, de part et d'autre, qu'on n'acceptait pas les intrus et je suis certain que c'était le but de la manœuvre.

Chaque année les gens du pays n'en pouvaient plus d'attendre l'automne.

Et l'automne arrivait. Les arbres gémissaient sous les fruits. Et une nuit mon grand-oncle décida de monter la garde. Avec un serviteur. Et une arme.

J'imagine une de ces espèces de tromblon-trompette, mais c'est manquer quelque peu à la vérité. C'était probablement un fusil de l'armée.

Ils attendirent et attendirent.

Et fatalement par-dessus le mur arrivèrent en catimini les grossiers voleurs de pommes.

Bref mon grand-oncle tira un braconnier mais les journaux dirent qu'il avait tiré un catholique et c'en fut fini de lui. Les autorités l'invitèrent à échapper à l'arrestation en s'enfuyant en Australie. Ou peut-être eut-il le bon goût de s'enfuir de son propre chef.

La conséquence la plus durable de cet épisode fut que mon père prit l'habitude de se

référer aux catholiques comme à des braconniers.

*

C'est étrange comme les événements de notre vie – la varicelle, l'adolescence, la femme qui vous quitte – sont si difficiles à reconstruire.

Peut-être reconstruire n'est-il pas le bon mot. Susciter. Re-susciter.

On peut en appeler aux sens, ces déclencheurs primitifs que sont l'odorat, le goût, l'ouïe... et si on y parvient, des mondes entiers s'ouvrent à nous.

Rien ne me rappelle Castleowen comme le croassement des freux dans le peuplement des ormes. Incroyable vacarme. Mary, notre cuisinière, avait pris l'habitude de les nourrir (pourquoi, je ne sais pas). Elle se tenait hors de la cuisine, sur l'herbe, et jetait des miettes dans l'air.

Et le spectacle de leur tournoiement dans les cieux, au crépuscule.

Ils avaient l'habitude de bâtir leur nid dans les cheminées aussi. Quand la rage le prenait, mon père se mettait en tête de tirer un coup de fusil dans le conduit pour s'en débarrasser. « Saloperie de corbeaux ! »

Cependant ces souvenirs sont mouvants. Ils vont et viennent au gré des fluctuations de Castleowen, de la famille, des crises d'identité. Les images engendrent d'autres images et vous vous retrouvez à mille lieues de la vérité.

Mais il y a quelques événements qui échappent au réseau des associations, qui sont isolés... *transcendants*.

J'ai en tête une randonnée particulière. Je l'ai faite le jour où elle est partie.

Ou, pour être plus exact, le jour où elle n'est pas revenue.

Vous voyez, on ne peut pas faire entendre une chose pareille.

Peut-être est-ce que je vous raconte tout ça pour voir s'il n'y aurait pas un indice.